

# Frie Leysen : "Nous manquons de visionnaires"

• Grande dame des scènes belges et européennes, elle a reçu le prestigieux prix Erasmus.

• Des propos clairs et forts vers le monde politique mais aussi culturel.

• Elle dénonce la situation actuelle des arts de la scène quand ceux-ci perdent leur âme en confondant tout, à force de vouloir plaire à tous.

## Au théâtre, pour être inspirés par de nouvelles visions

Rencontre **Guy Duplat**

**M**écredi dernier, c'est une grande dame des scènes belges, Frie Leysen, qui recevait à Amsterdam, au Palais royal, des mains du roi Willem-Alexander, le prestigieux prix Erasmus à la suite de personnalités aussi importantes que Peter Stein, Jürgen Habermas et William Christie.

Frie Leysen fit du Singel à Anvers une grande scène internationale, elle créa et dirigea durant dix ans le Kunstenfestivalde-sarts à Bruxelles, elle dirigea le festival Foreign Affairs au Berliner Festspiele. Cet été elle a dirigé les Wiener Festwochen, "la meilleure édition depuis dix ans", a-t-on dit. Pourtant, malgré une nomination pour quatre éditions, elle décidait de quitter Vienne, ne partageant pas les vues de la direction de ce prestigieux festival.

Devant le Roi, elle n'a pas choisi la langue de bois et fit un vigoureux plaidoyer pour les artistes et les créateurs menacés dans l'Europe d'aujourd'hui, y compris aux Pays-Bas: "Il n'y a quasi plus de différences faites entre art, culture et industries culturelles; on coupe brutalement dans les budgets et le paysage théâtral a été "nettoyé" là où se trouvait le renouveau; les lieux de création et les laboratoires n'existent plus; l'art actuel est appelé le "hobby des gauchistes"; la circulation des artistes internationaux a été réduite à un minimum risible; tous les grands théâtres offrent quasi le même type de programme où on cherche à plaire à tous et à faire du "chiffre" avec comme résultat que ces théâtres se vident".

La presse hollandaise fut toute surprise de cette liberté de ton: "elle a fait ce qu'on ne fait pas et elle l'a dit en regardant le roi!". Le roi lui-même lui a joliment répondu: "Je n'ai pas le droit d'émettre une opinion, mais je pourrai au moins vous citer et citer vos arguments".

**La direction des prestigieux Wiener Festwochen fut une difficile expérience.**

Ce fut très traumatisant, l'étape la plus difficile de ma vie. On m'avait choisie car on voulait que j'y apporte du changement, mais je

me suis vite rendu compte qu'ils ne connaissaient pas comment je travaille et qu'ils ne voulaient, en fait, pas de changement. J'ai résumé cette philosophie devant le roi: en prenant la défense des artistes qui "menacent d'être étouffés par un petit monde bourgeois et artificiel fait de glamour, d'argent, de noms connus, de prestige, d'intérêts commerciaux, de volonté de plaire avant tout, de compromis, de carriérisme et d'orgueil: un Disneyland artistique du XXI<sup>e</sup> siècle". Moi, j'arrivais en voulant mettre l'artiste et son oeuvre au centre du festival. Vite, j'ai vu qu'on ne pouvait pas discuter et ayant commencé en janvier, j'ai annoncé dès septembre que je ne ferais qu'une édition et pas quatre. J'avais vu que ce qu'ils voulaient, c'était avant tout des grands noms, cela peut être bien mais n'est pas suffisant. Ils voulaient faire des coproductions avec des structures comme le Kammerspiele de Munich, qui est déjà une des institutions les plus riches d'Europe. Ont-ils besoin de 100 000 euros de plus? Faut-il apporter un peu plus d'eau à la mer, alors qu'à 100 km de Vienne, il y a des artistes formidables en Hongrie qui, sous le gouvernement actuel, n'ont plus un euro pour travailler! Je retrouvais à Vienne cette upper class des festivals de théâtre et les grands théâtres en Europe qui coproduisent entre eux, de manière quasi incestueuse, mais qui ont totalement abandonné leurs responsabilités à l'égard des créateurs nouveaux qui montent.

**Vous n'êtes pas tendre avec les Pays-Bas?**

Hélas, là, chaque grand théâtre propose la même chose: un mixte de musical, de cabaret, d'une pièce d'avant-garde, etc. Tout y est mis sur le même pied dans le but d'attirer un maximum de gens. Mais cela ne donne pas

de résultats car le public ne comprend plus et ne sait plus quel théâtre on défend. On perd les pédales. Ces dernières années, tout le monde veut vendre plus de tickets. Comme le monde politique ne peut pas juger de la qualité du théâtre, il ne garde que le seul critère du remplissage des salles qui est certes un critère à prendre en compte – personne ne veut jouer devant des salles vides – mais pas le principal. Résultat de cette politique: les salles au contraire se vident!

**Vous dites que le secteur culturel a aussi sa part de responsabilité.**

Il faut être deux pour danser le tango. Le secteur culturel est coresponsable. On a tous beaucoup trop essayé de plaire à tout le monde: au pouvoir politique, au public, à la presse, aux commissions d'avis, au lieu de se dire que notre but n'est pas de plaire mais de continuer à déranger. Résultat: on est devenu des toutous et les salles se vident.

**L'art doit déranger?**

Il ne peut pas changer le monde mais parfois les individus. Je me suis souvent demandé ce qui se passait entre ce public qui aurait pu rester chez lui, en pantoufles avec un verre de vin, mais qui se déplace, doit trouver des baby-sitters, etc., et d'autre part, ces artistes qui viennent raconter des choses. Pour moi, les artistes sont les gens qui regardent la société et notre temps, qui l'analysent, la critiquent, montrent là où cela fait mal et développent une vision de leur société qu'on peut extrapoler sur le monde. Nous avons tous appris que le monde était extrêmement complexe, mais pour le comprendre on s'est alors vite renfermé dans des clichés réducteurs et des idées toutes faites. Quand on va au théâtre, on se confronte à des gens qui nous disent autre chose, qui changent notre façon de voir, qui nous donnent de l'inspiration. C'est pour cela que le public vient au théâtre et découvre en plus la beauté, parfois la beauté de la laideur. Les gens viennent toujours aussi nombreux au théâtre quand

ils savent que ce n'est pas pour être confirmés dans ce qu'ils pensent mais pour être inspirés par de nouvelles visions sur le monde, portées par un langage théâtral nouveau.

**C'est devenu rare ?**

J'ai beaucoup critiqué tous ces grands festivals, depuis Edimbourg jusqu'au Holland

festival, nés après guerre et qui ont perdu le lien avec la réalité. Avignon a représenté pour moi un bel espoir, avec Vincent Badriller et Hortense Archambault qui ont réussi à faire renaître ce festival et à drainer le public, évitant d'en faire un dinosaure voué à disparaître. Maintenant qu'ils sont partis, je ne vois pas où va ce festival.

## En Belgique aussi, le populisme et le conservatisme

**Un art qui dérange. Est-ce pour cela qu'on lui coupe les vivres ?**

C'est une stratégie, le hasard en la matière n'existe pas. Cela fait partie du populisme qui court partout. En Hollande, on appelle l'art contemporain, "le hobby des gauchistes". Mais je répète que nous, gens de théâtre, en sommes parfois coresponsables. Je suis inquiète quand j'entends des gens cultivés, qui ont fait l'effort de venir, et qui sortent du spectacle en disant: "Je pense que c'est bien mais je n'ai pas compris." On a parfois créé un théâtre trop cérébral, oubliant l'intuition, les autres sens. Le théâtre ne doit pas seulement toucher notre cerveau. Si on donne l'impression au spectateur qu'il n'a pas compris, on a raté. L'artiste doit être intellectuel, critique, mais aussi généreux et il doit embrasser le public, le prendre par la main. Sinon, on reste dans un monde incestueux. J'en discutais avec Claude Régy qui garde le radicalisme mêlé à une profonde intuition. On ne comprend pas toujours tout dans ses spectacles mais on les ressent pleinement. Comme Romeo Castellucci qui touche en nous des zones qu'on ne pensait même pas avoir! Il valorise l'humain qui est en nous. Certes, il secoue le public, ne cherche pas à plaire, mais il nous atteint au plus profond de nous et nous rend plus humains. Respecter le public n'est pas lui plaire. C'est comme un ami qui vous dirait toujours que tout est bien. Un acte d'amitié véritable est de parfois lui dire ce qui cloche. Romeo nous confronte avec les abîmes.

**La situation belge commence à ressembler à celle aux Pays-Bas ?**

La droite, Bart De Wever, le nationalisme, le populisme, le conservatisme y montent. Et on coupe dans des budgets déjà

pourtant petits. Pour Bizar et la Monnaie, on discute d'un effort énorme pour eux, mais qui ne représente que 0,02% de l'effort global d'économies! Alors que les Wiener Festwochen ont un budget annuel de 13 millions d'euros. J'ai souvent comparé les cas de la France et de l'Allemagne à notre cas. Là, la culture est très importante, elle est forte, mais avec un ministre qui s'im-

miscie dans tout. En Belgique, personne ne revendique le poste de la Culture mais le politique ne s'immisce pas dans l'art. Je ne sais ce qui est le mieux. Je remarque qu'on ne s'émeut pas de l'existence d'élites financières, immobilières, scientifiques, mais par contre, on s'en prend à l'élite artistique. Je défends cette élite pour peu que celle-ci travaille tous les jours à s'élargir et éviter les rapports incestueux en petits groupes.

**On défend aujourd'hui la culture au nom des industries culturelles. N'est-ce pas dangereux de ne voir que cette dimension ?**

Nous vivons dans une société de consommation et les mêmes règles valent pour l'art. On sait déjà que les arts plastiques ont une part liée à l'argent, c'est aussi un business. En opposition, la beauté et la force du théâtre comme de la danse, sont d'être éphémères. Cela se passe uniquement ici et maintenant.

Quand c'est fini, c'est fini. C'est un vrai luxe. De plus, cet art ne doit pas "servir à

quelque chose". Le monde culturel a trop accepté que le monde politique lui refile des problèmes à résoudre: le racisme, le manque d'intégration, etc. Je réponds aux ministres: occupez-vous de donner une meilleure éducation, cherchez des solutions, la responsabilité de l'art n'est pas de résoudre vos problèmes. L'art participatif n'est pas de l'art. Tout le monde ne peut pas se dire artiste et les artistes sont rares. La plupart des gens n'ont rien d'intéressant sur le plan artistique.

**Longtemps, les artistes américains ou italiens sous Berlusconi ont trouvé refuge et liberté de créer dans nos pays ?**

Sur le plan économique et politique, l'Europe ne signifie plus rien, mais la culture et les arts y restent hyperimportants. Il faut continuer à lutter pour ça. Pas pour en faire un musée patrimonial, mais pour garder une culture ouverte et aventureuse qui investit dans le futur. La culture européenne peut rester un phare dans le monde et il faut y investir, d'autant que cela ne coûte quasi rien. Mais nous manquons de visionnaires.

G.Dt

**"Sur le plan économique et politique, l'Europe ne signifie plus rien, mais la culture et les arts y restent hyperimportants. Il faut continuer à lutter pour ça."**

FRIE LEYSEN